

DAVID MOQUET

CAVITÉ

ROMAN

Les personnages et les événements décrits dans ce livre sont fictifs.
Toute similitude avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait pure coïncidence.

Couverture : photo par Vincent Lacoste sur Unsplash

© David MOQUET, 2020

ISBN : 979-8-678-66326-9

Dépôt légal : août 2020

Table des matières

1. L'appel
2. L'anniversaire
3. Le déménagement
4. Caroline
5. La nouvelle école
6. Le coup
7. Le puits
8. Emma
9. L'homme à la bedaine
10. La colonie
11. La tempête
12. Daniel
13. Épilogue

« Celui qui lutte contre les monstres doit veiller à ne pas le devenir lui-même. Et quand ton regard pénètre longtemps au fond d'un abîme, l'abîme, lui aussi, pénètre en toi. »

Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*

1. L'appel

Paris, mercredi 24 juillet 2019, 21 h 50

Étendu sur une chaise longue, je regarde le soleil glisser avec indolence dans le ciel et sombrer dans les volutes orangées de la ligne d'horizon. J'écoute le bruissement de la ville. Depuis trois jours, une chaleur insoutenable écrase Paris. Même le brouhaha incessant de la circulation, d'ordinaire si vif, semble suffoquer.

J'ai laissé à dessein les lumières de la terrasse et de l'appartement éteintes afin que l'obscurité s'empare de moi. J'y vois un prélude à ma disparition. Tandis que mon corps se dissout dans les ténèbres, mon regard vide plane dans le ciel crépusculaire.

C'est un jour particulier, un triste anniversaire. Cela fait trente-cinq ans que j'étouffe. J'ai le sentiment d'être passé à côté de ma vie. J'ai vécu agrippé à la paroi d'un gouffre, à quelques mètres de la sortie, sans jamais être parvenu à m'en extirper. J'ai tenu autant que j'ai pu, mais j'ai fini par lâcher prise et je suis retombé au fond.

Caroline est partie ce matin. Elle a emmené notre fille Emma. Je ne sais pas ce qui l'a encouragée à me quitter précisément aujourd'hui. Elle s'est réveillée au petit matin et a bondi hors du lit d'un air décidé. Elle a ouvert sa penderie et, sans un mot, a commencé à jeter ses vêtements dans un sac de voyage.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je pars.

Je l'ai regardée sans comprendre.

— Je te quitte, Thomas.

Je me suis redressé, tous les sens en éveil.

— Pourquoi ?

— Tu le sais très bien ! J'en ai assez d'habiter avec un fantôme !

— Je suis désolé. Je n'ai pas le moral en ce moment.

— Je ne te parle pas seulement de ces derniers jours ! Ça fait des années !

— C'est juste un mauvais cap à franchir. Je vais me reprendre.

— Tu me dis ça chaque fois, mais rien ne change. Quand nous nous sommes rencontrés, j’ai cru que je pourrais t’aider à combler la faille que j’avais décelée en toi. Mais tu ne m’as jamais ouvert la porte. Je ne supporte plus de me sentir impuissante, Thomas.

— Tu n’y es pour rien.

— Peut-être, mais je le prends comme un échec. Ça a assez duré. Plus le temps passe, plus ça s’aggrave. Ces derniers jours, c’est pire que tout. J’ai l’impression que tu ne vis plus avec nous.

— Ne pars pas, s’il te plait. Je te promets de me montrer plus... présent.

— Arrête de te mentir à toi-même ! Tu veux que je te dise ? Parfois, je me demande si tu ne m’as pas épousée par dépit et si ce n’est pas cette situation qui te déprime.

— Tu te trompes. Ça n’a aucun rapport avec nous.

— Mais alors, parle-moi ! C’est mon métier d’aider les personnes en souffrance psychologique !

— Tu ne peux rien pour moi.

— Tu vois, il est là le problème ! Tu ne me fais pas confiance ! Au fond, je crois que tu n’éprouves rien pour moi. D’ailleurs, tu ne me dis jamais que tu m’aimes. Je trouve ça assez révélateur.

— Je n’ai pas cette impression pourtant. De toute façon, à trop les répéter, ces mots deviennent galvaudés. Ça n’a plus aucun sens.

— Je pense que tu pourrais adopter une juste mesure entre le néant et l’excès, Thomas. Tu te situes vraiment très loin de la surenchère dans ce domaine.

Elle m’a regardé, les mains sur les hanches. À cet instant, j’aurais pu exprimer cette marque d’amour qu’elle semblait attendre, mais elle aurait sonné faux.

Elle a repris d’un ton ferme :

— Qu’est-ce que tu me caches ?

— Mais rien, voyons !

Elle s’est emportée :

— Arrête de te voiler la face, bon sang ! Qu’est-ce qui t’anesthésie à ce point ?

Je n’ai pas réussi à répondre à cette question. Elle a secoué la tête en soupirant.

— Je vais chez ma sœur. J’emmène Emma, c’est préférable.

— Quand rentres-tu ?

— Tu ne comprends pas, tout est fini entre nous !

Je suis resté assis dans le lit tandis qu’elle préparait son sac. Les conséquences de sa décision me pétrifiaient, mais je ne pouvais m’en prendre qu’à moi-même. Depuis quelques jours, je

pressentais qu'elle allait me quitter. Pourtant, je n'avais pas modifié mon comportement. J'avais laissé se produire cette situation que je redoutais, comme si au fond je souhaitais me retrouver au pied du mur.

Caroline est allée dans la chambre d'Emma lui demander de se lever et de s'habiller. Je l'ai entendue prendre des affaires dans sa commode, puis le silence est revenu. Je me suis forcé à sortir du lit. Elles se tenaient toutes les deux dans l'entrée, prêtes à partir. J'ai enlacé Emma.

— Bonjour, papa !

— Bonjour, ma chérie.

— Tu ne viens pas avec nous ?

J'ai failli pleurer.

— Non, je dois encore finir un travail.

— Je peux rester avec toi ?

— C'est mieux que tu ailles avec maman.

— Mais tu vas nous rejoindre après ?

— Bien sûr, dès que j'aurai terminé.

Je me suis contrôlé pour ne pas m'effondrer devant ma fille. Lui cacher la vérité me fendait le cœur.

Je l'ai embrassée, puis j'ai dévisagé Caroline. J'ai tenté de lui faire comprendre par le regard mon impuissance à dissiper le désespoir. L'espace d'une seconde, j'ai cru percevoir une hésitation dans ses yeux clairs, mais elle a détourné la tête, a pris son sac de voyage d'une main, Emma de l'autre, et a refermé la porte derrière elle. Je l'ai entendue presser à plusieurs reprises le bouton de l'ascenseur, chuchoter d'un ton impérieux « Viens, Emma ! » puis dévaler, sans attendre, les six étages de l'escalier.

Un sentiment aigu de solitude m'a envahi. J'ai fixé mon reflet dans le grand miroir au cadre mordoré de l'entrée. Je n'y ai pas reconnu l'homme que je suis devenu : le corps hâve, les cheveux ternes, le teint blafard et les joues creuses comme aspirées de l'intérieur. Je ne sais pas si Caroline réalise que leur absence mènera, par la force des choses, à la fin de mon histoire. Je ne pense pas qu'elle ait pris conscience de ma souffrance ni de la perte de sens qui m'habite depuis des années et qui m'a vidé de mon énergie.

J'étais persuadé que ma famille et mon métier me permettraient de vivre heureux. Cela n'a pas suffi. Même ma profession, que je dois à ma passion pour les livres, ne me satisfait plus. Je suis pourtant une plume recherchée et je gagne bien ma vie grâce aux droits d'auteur que me rétrocèdent mes commanditaires. J'écris des autobiographies pour le compte de gens connus

qui veulent s'offrir un vernis de respectabilité intellectuelle, mais qui ne savent pas écrire ou qui n'en ont pas le temps.

Mon nom ne figure jamais sur la couverture. Je suis l'homme invisible de la littérature, ce que l'on appelle un nègre dans le milieu. Je préfère le terme d'écrivain fantôme. Je laisse volontiers la gloire à mes célèbres donneurs d'ordre. Je suis soulagé de ne pas apparaître sur la scène publique. Certains ne manqueraient pas de me questionner sur les événements de mon enfance.

Cette situation me pèse. J'aspire désormais à écrire sous mon propre nom, mais mon passé m'en empêche. Être reconnu en tant qu'auteur m'amènerait fatalement à devoir révéler la vérité à Caroline.

J'ai conscience que notre relation résulte davantage d'une lente acclimatation réciproque que de la magie d'un coup de foudre. J'ai toujours prétendu que la passion ressemblait à la poudre aux yeux. En vérité, je regrette que notre amour n'ait pas vu le jour dans le feu. Parfois, j'ai l'impression d'avoir reproduit la rencontre de mes parents, mais contrairement à eux, les sentiments sont apparus avec les années. Notre couple s'est construit brique par brique. La naissance d'Emma a achevé de le structurer. Notre fille a apporté le ciment qui lui manquait.

À quarante-cinq ans, je suis bloqué dans une voie sans issue. La combativité dont j'ai fait preuve pendant mon enfance n'a pas perduré à l'âge adulte. Au fil du temps, les envies se sont étioilées et j'ai abandonné la lutte. Dix ans après la venue au monde d'Emma, je me sens si vide que tout me semble vain.

Caroline a touché du doigt mon indicible mal-être, mais il lui est resté inaccessible. C'est à l'évidence ce qui l'a incitée à s'éloigner de moi. Je ne peux pas croire qu'elle souhaite mettre fin à notre couple. Je suppose qu'elle entretient l'espoir que cela me permettra de remettre les choses à plat, puis une fois les humeurs digérées, de recommencer à zéro. Je n'ai jamais compris comment la distance entre deux êtres pouvait posséder cette vertu de soigner les blessures de l'âme. Je ne lui en veux pas, mais je crains qu'elle n'ait pas mesuré l'ampleur de mon renoncement.

Après le départ de Caroline et d'Emma, j'ai erré toute la journée dans l'appartement avec le sentiment que plus rien ne me retenait.

Quand la lumière a commencé à décliner, je suis descendu acheter des cigarettes dans le seul tabac encore ouvert du quartier. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Cela fait des années que j'ai arrêté de fumer, après mes études, lorsque le stress des examens a cessé.

Le paquet attend dans ma main. Allongé dans l'obscurité sur ma terrasse, je le fais tourner d'un air distrait entre mes doigts sans me décider à l'entamer. L'avertissement « Fumer tue », inscrit en grosses lettres noires, s'imprime sur ma rétine sans que j'en mesure l'ironie.

Je pense à la cigarette que le bourreau tendait au condamné, quelques minutes avant de le conduire à la guillotine. Je crois me souvenir qu'il avait aussi droit à un verre de rhum. Il devait sans doute le déguster avec lenteur pour entretenir l'illusion de différer l'inéluctable.

C'est dommage, je n'en ai pas. J'aurais pris plaisir à respecter cette tradition, même si je n'ai jamais apprécié les spiritueux. Ça aurait eu un certain panache. Je pourrais remplacer l'alcool capiteux par une flûte de champagne, mais le côté festif de ce vin s'accorde peu avec l'acte que je m'appête à commettre.

Je pensais que l'amour des miens me retiendrait, celui d'Emma en particulier. Ce n'est pas le cas. Je m'étais pourtant promis de prendre soin d'elle. Je ne supporte pas qu'elle s'imagine que je l'ai abandonnée, comme mon père a renoncé à moi des années plus tôt. J'éprouve une telle honte que je n'envisage pas de laisser une lettre. Je ne saurais pas expliquer les raisons de mon geste ni trouver les mots justes pour atténuer leur peine.

Le papier d'aluminium qui emprisonne les cigarettes me résiste quelques secondes avant de céder. J'en porte une à mes lèvres et gratte une allumette. Elle s'enflamme aussitôt dans la chaleur de la nuit et m'éblouit. J'inhale la fumée avec la lenteur du condamné à mort et ressens d'emblée cette sensation typique d'apaisement, comme si les années d'abstinence n'avaient jamais existé.

La chaise longue grince lorsque je me lève enfin pour m'approcher du garde-corps.

Tel un gymnaste aux Jeux olympiques, j'y appuie mes deux mains avec fermeté, les bras contre le torse. Mes muscles bandés tremblent sous l'effort. Dans un mouvement de balancier presque parfait, je jette mes jambes l'une après l'autre par-dessus la rambarde. Je me retrouve assis, en équilibre, face au vide.

Une peur viscérale m'opresse. Quinze mètres plus bas, la chaussée brûlante déroule ses tentacules de bitume ruisselant, prête à m'engloutir.

Je visualise la chute. Je pressens la douleur éphémère et inouïe de l'impact. Je crains de ne pas avoir le courage de passer à l'acte alors que je n'ai qu'à me laisser glisser. Le métal de la main courante me meurtrit les fesses, comme s'il me soufflait : « Qu'est-ce que tu attends ? Saute ! ».

Me retenant des deux mains, je me penche le plus loin possible en avant.

À la limite de la rupture.

Le vertige me fait tourner la tête comme un manège à sensation. Il ne manque plus grand-chose désormais : un banal ordre du cerveau de relâcher la pression des doigts, une impulsion nerveuse infime qui, à peine pensée, aura déjà atteint sa cible. Mais c'est trop difficile.

Je préfère laisser mes mains moites glisser sur le métal chaud.

Je ferme les yeux.

La fatalité décidera du moment de non-retour.

Soudain, une intrusion intempestive, sensation vibratile au creux de l'aîne, me fait sursauter tel un enfant pris en faute.

Mon téléphone, dont j'avais oublié l'existence, tremble dans ma poche.

Je tourne la tête vers les fenêtres sombres de l'appartement. Je redoute de découvrir les visages blêmes de Caroline et d'Emma.

Mon portable continue de trépider avec impatience.

Je me résigne à m'en saisir. Je m'attends à voir le prénom « Caroline » inscrit en lettres blanches sur l'écran. Prise de remords, elle voudra s'assurer que je vais bien, me dire qu'elle a compris et qu'elle va m'aider à m'en sortir.

Mais c'est un numéro inconnu qui s'affiche dans la nuit. Sans réfléchir, je pose le doigt sur l'icône verte en forme de combiné.

— Allo ?

— Monsieur Guérin ? fait une voix masculine, grave et lointaine.

— Oui.

— Vous êtes bien Thomas Guérin, le fils de monsieur Daniel Guérin ?

Une boule de feu me brûle l'estomac à l'évocation du nom de mon père.

— C'est moi.

— Pardon de vous déranger à cette heure tardive. Je suis monsieur Soulat, le directeur du centre pénitentiaire de Lannemezan.

Ces mots explosent en moi comme des coups de semonce. J'aurais tout donné pour que ce lieu surgisse du passé y reste à jamais.

— J'ai préféré vous appeler tout de suite sans attendre demain matin, poursuit-il alors que je lui hurle en mon for intérieur de se taire.

— Il est arrivé quelque chose ?

L'homme marque un silence qui me semble durer un temps infini.

— J'ai le regret de vous informer que votre père est décédé. Nous l'avons retrouvé pendu dans sa cellule en fin de soirée.

Pétrifié, je presse le téléphone contre mon oreille. La douleur qu'il provoque me rappelle que je vis encore. C'est étrange. J'aurais dû être soulagé d'apprendre sa mort. Pourtant, une intense crispation me serre la poitrine.

Une sirène de police résonne au loin dans la touffeur de la nuit. Elle transperce le brouhaha ambiant et s'évapore aussitôt tandis que mon esprit m'emporte trente-six ans en arrière, au moment où tout avait commencé.